

historia.fr **Historia**

N°1 depuis 1909

Versailles, juin 1919
LA PAIX ILLUSOIRE

Par Franck Ferrand



+
LE GUIDE
CULTURE
DU MOIS

6 juin 1944

LES HÉROS FRANÇAIS DU JOUR J

JUN 2019 - N°870 - ALL 7,20 € - BEL 6,70 € - ESP 6,70 € - ITA 6,70 € - LUX 6,70 € - PRT 6,70 € - POR 6,70 € - DOM 6,70 € - MAY 8,10 € - TOMA 15,70 XPF - TOMS 8,80 XPF - MAR 6,00 DH - TUN 8,90 TND - CAN 9,99 \$ CAN



*Paul Rollin,
membre du commando
Kieffer, tombé
à Oulstreham le 6 juin.
À gauche, maquisards
et SAS.*

M 05067 - 870 - F: 5,70 € - RD



DOSSIER

LES HÉROS FRANÇAIS DU JOUR J

Le débarquement en Normandie fut une opération alliée : les ressortissants de plus d'une dizaine de pays ont participé à cette bataille. Et parmi eux, de nombreux Français, parachutistes, aviateurs, marins... sans compter les milliers de résistants. Ils ont combattu pour la libération du territoire, mais aussi pour que la France regagne son rang parmi les grandes nations. Voici leur histoire...

Frères d'armes

Après avoir livré une bataille le dimanche 18 juin 1944 à Saint-Marcel (Morbihan), maquisards et SAS se replient au village de Kersamson, à Loyat, et prennent cette photo, le 20 juin. Debout (de g. à dr.) : parachutiste SAS Michel Lakermance ; X, réfugié parisien, FFI ; SAS André Bernard ; devant : SAS Henry Corta et FFI Ange Urien.

© MUSEE DE LA RESISTANCE BRETONNE



LES JEDBURGH, MAÎTRES DES COUPS FOURRÉS

Ces commandos, parachutés en France occupée, encadrent les maquis et sèment la confusion chez l'ennemi... PAR FRÉDÉRIC GUELTON

Nuit du 5 au 6 juin, 23 heures. Un bombardier Halifax du commandement des opérations spéciales britannique décolle de Tempsford, petit aéroport militaire situé entre Cambridge et Northampton. Aussitôt en l'air, il prend la direction du sud, vers la France. À son bord, des containers destinés à la Résistance, deux membres des forces spéciales britanniques, le *Special Air Service* (SAS), et une équipe Jedburgh – chargée d'armer et de coordonner les maquis. Cette dernière est constituée d'un Britannique, le major W. Crawshay, et de deux Français, le commandant Louis L'Helgouach et le sous-lieutenant René Meyer, tous deux membres du BCRA, le Bureau central de renseignements et d'action de la France libre. L'officier britannique, dont le surnom est « Crown », ne connaît les deux Français que par les pseudonymes et les surnoms qui sont les leurs au sein du BCRA – Louis Legrand, dit « Franc », pour le premier, Robert Mersioli, dit « Yonne », pour le second. À eux trois, ils forment l'équipe Jedburgh « Hugh », la première de ce type, parachutée sur la France quelques heures avant le déclenchement de l'opération « Overlord ». Après un peu moins de trois heures de vol, l'avion remonte la vallée du Cher et largue successivement ses

containers, les deux SAS et l'équipe Jedburgh. Les « Jeds », comme ils se nomment entre eux, sautent au-dessus du lieu-dit Les Cherpès, situé sur la commune de Saint-Julien-sur-Cher, entre Vierzon et Blois. Au sol, ils sont accueillis par les membres de la famille Girault, qui les emmène jusqu'à leur ferme, dénommée Moncoussinat. À l'aube, ils rencontrent le chef du réseau que le SOE britannique [*Special Operations Executive*, service créé en 1940 et chargé de l'aide aux résistants et des sabotages en zones occupées] a déjà implanté dans la région de Châteauroux, puis un Français, le colonel Mirguet, dit « Surcouf », qui commande les FFI de l'Indre.

111 hommes courageux

À partir de cet instant, ils remplissent, comme toutes les équipes Jedburgh qui vont être larguées sur la France, leurs missions de renseignement au

profit du commandement allié, de coordination avec la Résistance et, plus généralement, d'actions sur les arrières de l'ennemi afin de faciliter l'avancée des forces alliées en territoire français.

Entre le 6 juin et le 18 novembre 1944, les Alliés parachuteront une centaine d'équipes Jedburgh sur une zone allant de la France occupée aux Pays-Bas. Chaque équipe est, en règle générale, composée de trois hommes, un Français du BCRA, un Britannique du SOE et un Américain de l'OSS (*Office of Strategic Services*, ancêtre de la CIA). L'un des trois est obligatoirement un

opérateur radio dont la mission est de tenir en permanence le commande-

ment allié au fait des opérations

réalisées et des renseignements acquis.

Les Français représentent, avec

111 hommes, un peu plus

du tiers de l'effectif total, dans

la mesure où plusieurs équipes

comptent deux Français,

comme c'est le cas pour l'équipe

« Hugh » que nous venons d'évoquer.

De rares formations n'en comptent aucun; enfin, une seule équipe, la « Julian 2 », est à la fois la seule uniquement

française et la dernière à être parachutée en France, plus précisément en Alsace, le 18 novembre 1944. Elle est

composée du capitaine Jean-Paul Souquet et des sous-lieutenants Paul Scherrer et René Meyer, ce dernier ayant de surcroît participé à la première mission de l'équipe « Hugh »!

Qui sont donc ces 111 Français qui constituent, en 1944 – avec leurs frères

d'armes britanniques, américains mais aussi néerlandais, belges et canadiens – les équipes Jedburgh? Leur histoire doit probablement beaucoup >>>

NOM DE CODE? INCONNU!

Que signifie donc le terme « Jedburgh »? Personne aujourd'hui encore ne peut répondre de façon définitive à cette question! L'explication la plus simple est probablement le hasard... et le livret contenant les noms de code en vigueur à cette date. Même si, fait exprès ou pas, la petite ville écossaise de Jedburgh, située dans les Scottish Borders, à une centaine de kilomètres au sud d'Édimbourg, est au cœur d'une région où les Écossais se livrent longtemps à une guérilla contre les Anglais. F. G.



Équipée nocturne

Pour Churchill, la guerre menée de façon non conventionnelle doit mener à la victoire. Les équipes « Jeds », formées de trois hommes dont un Français, seront son arme... • Jedburghs au pied d'un B 24 juste avant le décollage de nuit, aérodrome de Harrington, en Angleterre (1944).



» à Churchill, qui s'exclamait, après la défaite en France et en prémices à la création du SOE, bientôt chargé de mener des « opérations spéciales » en Europe occupée, « *Set Europe ablaze!* » (« Mettez le feu à l'Europe! »).

Pourtant, alors même que la décision a été prise d'un débarquement sur le continent, la question de la guerre non conventionnelle divise le commandement allié. Il n'empêche. Sûrs de leur fait, les partisans de ces opérations « spéciales » ne désarment pas ! Ils réfléchissent même beaucoup aux conditions dans lesquelles des équipes d'un genre particulier – qui reste à inventer – pourraient faciliter le bon déroulement des opérations « classiques » lors du débarquement en Europe.

Des esprits forts

En 1942, puis en 1943, la situation évolue lorsque les états-majors comprennent que les opérations spéciales peuvent devenir un élément constitutif du succès des campagnes qu'ils planifient. C'est dans cette perspective que le chef du SOE, le général Colin McVean Gubbins, propose de mettre sur pied des équipes « particulières » qui auraient pour mission, lors du débarquement, « de soulever et d'armer la population civile et de mener des actions de guérilla contre les voies de communication ennemies ».

Ce projet global, encore mal défini, reçoit le nom de code « Jedburgh ». Au fil des mois, sa structure se précise. Il est ainsi décidé que les équipes seront de trois hommes – dont obligatoirement un ressortissant du pays où l'action sera menée – et qu'ils agiront en uniforme. Ce qui impose d'ouvrir le projet, initialement uniquement anglo-américain, aux Français du BCRA. Les premiers Français rejoignent le centre d'entraînement de Milton Hall en mars 1944. La sélection est rude. Parmi les critères originaux retenus, on trouve la force et l'indépendance de caractère ainsi que la capacité à prendre des initiatives dans des situa-

tions inattendues, qualités considérées comme plus importantes que le respect de la discipline militaire... Les recrues sont ensuite formées à toutes les techniques de l'action clandestine, depuis le saut en parachute jusqu'à la neutralisation silencieuse des combattants ennemis.

Mais plus important encore, lorsque les équipes sont constituées, elles le sont par les « Jeds » eux-mêmes afin d'en renforcer la cohésion. Leur effectif est limité à trois hommes car on estime que la capacité de survie d'une telle équipe opérant sans ravitaillement et isolée derrière les lignes ennemies est supérieure à celle de groupes plus impor-

tants. Lorsque l'heure de l'engagement arrive, les hommes des différentes équipes sont un peu désappointés quand ils apprennent qu'ils ne seront engagés qu'à partir du début des opérations en Europe le 6 juin. Puis c'est l'action. Largués depuis les Pays-Bas jusqu'au sud et à l'est de la France, ils participent pleinement aux succès alliés, créant un peu partout dans les lignes allemandes, comme l'attestent les témoignages ultérieurs de prisonniers de guerre, une forme de psychose qui inquiète, sème le doute, parfois même la panique, lorsqu'ils appliquent sur le terrain leur devise : « Surprend, tue, disparaïs ». ♦

Paul Aussaresses, l'homme de l'ombre



MILLER FREDERIC/CPA

L'équipe Jedburgh « Chrysler », commandée par le capitaine Cyril H. Sell, est parachutée sur l'Ariège dans la nuit du 16 au 17 août 1944. Elle comprend, outre son chef britannique, un opérateur radio, lui aussi britannique, et un capitaine français dont le pseudonyme est Jean-Jacques Soual, et le nom de code « Bazin ». La véritable identité de cet officier français âgé de 26 ans est Paul Aussaresses. Né dans le Tarn en 1918, il avait eu, jusqu'à la guerre, un parcours scolaire brillant jalonné par un premier prix de version latine au concours général puis une licence de « latin-grec-

philologie ». La guerre venue, il poursuivit tout d'abord ses études puis rejoignit l'école d'officiers d'Aix-en-Provence, menant un instant les deux de pair. Ainsi alors qu'il servait comme aspirant en Algérie en 1941, il préparait, en même temps, un mémoire sur « L'expression du merveilleux dans l'œuvre de Virgile », comme il le rappelle dans un de ses livres, *Services spéciaux, Algérie, 1955-1957*. Car c'est bien la guerre d'Algérie, et plus précisément son action auprès de Massu pendant la bataille d'Alger (1957), qui fit sortir de l'ombre cet officier qui avait décidé d'y entrer lorsqu'il avait gagné Londres en 1943 et s'était porté volontaire pour les services spéciaux de la France libre.

Arrivé en Grande-Bretagne pour combattre dans les rangs des FFL, il s'était porté volontaire pour les services spéciaux puis avait rejoint les Jedburgh. C'est dans ce cadre qu'il sauta au-dessus de l'Ariège en août 1944 sous le nom de Soual, référence à un de ses ancêtres, capitaine de dragons, « dont le portrait était accroché dans ma chambre ». L'année suivante, au cours du mois d'avril, il sauta sur l'Allemagne, dans la région de Berlin, revêtu cette fois d'un uniforme allemand. Ce qui lui valut, sa mission remplie, de tomber aux mains des Soviétiques, qui faillirent l'exécuter. Puis ce fut, toujours dans l'ombre, le retour en France, l'Indochine, l'Algérie et la guerre froide. F. G.

« **Sanglots longs des violons** » Le 5 juin 1944, vers 21 h 15, pas moins de 210 messages sur la BBC déclenchent le passage à l'action des réseaux de résistance : au matin du 6, le trafic ferroviaire est désorganisé à 75 % dans un rayon de 240 km autour des plages normandes !



COLLECTION ROGER-VIOLETTE/ROGER-VIOLETTE

LE MAQUIS ENTRE EN SCÈNE

Bien que peu armés et soumis à une existence des plus précaires, les résistants ont contribué à retarder l'arrivée des renforts allemands vers les plages normandes... PAR CHRISTOPHE PRIME

Depuis des mois, les réseaux fournissent de précieux renseignements sur les troupes allemandes et l'avancée des travaux de fortifications. Les services de l'Abwehr [service de renseignement militaire] et du Sipo SD [service de sécurité de la SS] leur portent des coups sévères. Cependant, la résistance continue de se renforcer. En février 1944, le CFLN [Comité français de Libération nationale] regroupe les formations paramilitaires de la Résistance au sein des Forces françaises de l'intérieur (FFI) en vue de participer activement à la libération aux côtés des armées alliées. Les effectifs passent ainsi de 100 000 en janvier 1944 à 200 000 en juin.

L'action de la Résistance est définie en cinq plans élaborés à Londres par le Bureau central de renseignements et d'action (BCRA). Les plans « Bibendum » pour le blocage et la paralysie

des communications routières, « Vert » pour couper les voies de chemins de fer, « Violet » pour les transmissions, « Bleu » pour l'interruption de la fourniture d'énergie électrique et « Rouge » pour le harcèlement des troupes allemandes. L'objectif est d'empêcher ou du moins ralentir l'arrivée des renforts allemands vers les plages. Des phases d'exécution ponctuelles s'échelonnent sur une zone géographique qui s'étend sur tout l'ouest, le nord et la région parisienne dès le mois de mars 1944.

Plus de trains !

Le 1^{er} juin, 160 messages personnels diffusés sur les ondes de la BBC mettent en alerte les organisations de résistance. Le 5, vers 21 h 15, 210 nouveaux messages donnent l'ordre de passer à l'action immédiate. Par petits groupes, les résistants font sauter les

poteaux téléphoniques et les transformateurs, abattent des arbres pour obstruer les routes et dynamitent les lignes de chemin de fer. Le maquis de Beaucoudray procède ainsi à plusieurs sabotages de câbles téléphoniques, isolant Saint-Lô, où se trouve le QG du 84^e corps d'armée allemand. Des actions similaires se reproduisent un peu partout en France.

Au matin du 6 juin, les estimations font état d'un trafic ferroviaire désorganisé, voire de voies impraticables à 75 %, dans un rayon de 240 km autour du champ de bataille. Le *Special Forces Headquarters* atteste qu'en deux jours 486 coupures de voies ferrées et 180 déraillements ont été opérés. Les jours suivants, les résistants poursuivent l'action, mais, malgré les parachutages d'armes, le manque de moyens et la disproportion des forces les contraignent à ne pas trop se livrer. Les maquis, épaulés par les Jedburgh (*lire p. 20-22*) et les SAS (*lire p. 24-25*), mènent une guérilla sporadique contre les troupes allemandes. Mais l'adversaire ne reste pas sans réaction. Les maquis sont impitoyablement détruits et de terribles exactions sont commises à l'encontre de leurs membres et des civils.

La Résistance a ainsi joué un rôle important dans la préparation du débarquement. À l'heure de la libération, elle fait son maximum pour gêner les Allemands, sans toutefois peser réellement sur le cours de la bataille. ♦



DES PARAS TRICOLORES

Passés par la rude école des SAS, des Français sautent sur la Bretagne et lancent des raids dès les toutes premières heures du 6 juin...

PAR CHRISTOPHE PRIME

La première opération militaire alliée se déroule en Bretagne dans la nuit du 5 au 6 juin 1944.

À 0 h 45, les équipes des lieutenants Marienne et Deplante du 4^e SAS sont parachutées dans le Morbihan, entre Plumelec et Guehenno (mission « Dingson »). Dans les Côtes-d'Armor, les groupes des lieutenants Botella et Deschamps touchent terre à 1 h 15 en lisière de la forêt de Duault (mission « Samwest »). Les 32 parachutistes ont pour mission de créer deux bases afin de fixer l'ennemi et l'empêcher ainsi d'envoyer des renforts vers la Normandie. Le reste de l'unité doit être parachuté les jours suivants.

Si tout se déroule sans incident dans les Côtes-d'Armor, le stick de Marienne est repéré et encerclé. Les SAS engagent le combat avant de décrocher. Les trois radios sont capturés. Le caporal-chef Émile Bouétard, blessé à l'épaule, est froidement abattu. Le lieutenant Marienne et le reste du groupe parviennent à décrocher et à prendre contact avec la résistance locale.

L'aide des maquisards

Dans la nuit du 7 au 8 juin, 18 Cooney Parties – des équipes de sabotage de trois ou cinq hommes – sont parachutées aux quatre coins de la Bretagne. Elles procèdent, dès la nuit suivante, aux destructions du réseau ferré, ainsi que des infrastructures électriques et

de communication. Leur mission remplie, elles doivent rejoindre les bases Dingson et Samwest établies par les SAS et procéder à de nouveaux sabotages. Paul Chenaillier, alias « colonel Morice », chef des FFI du Finistère, décrète la mobilisation générale et le regroupement de quatre bataillons FFI sur le terrain de parachutage situé à la ferme de la Nouette, à 2 km du village de Saint-Marcel (Morbihan). Le commandant Bourgoïn et 200 hommes du 4^e SAS encadrent 3 000 maquisards.



USC/TELEIMAGE



MUSÉE DE LA RÉSISTANCE BRETONNE DE SAINT-MARCEL

Héros Pierre Marienne (1908-1944), officier au 4^e SAS (ici au centre, à l'entraînement en Grande-Bretagne), est parachuté avec huit hommes près de Plumelec dans la nuit du 5 au 6 juin et harcèle les Allemands près d'un mois. Surnommé « le Lion de Saint-Marcel », il sera froidement abattu avec six de ses compagnons d'armes et 11 patriotes bretons. Fait chevalier de la Légion d'honneur à titre posthume, il recevra le titre de compagnon de la Libération en décembre 1944.



D'importantes quantités d'armes sont parachutées, ainsi que de nouveaux contingents SAS. Ces concentrations sont bientôt repérées par les troupes allemandes. La base Samwest, installée près de Carhaix, est attaquée le 12 juin. SAS et FTP se dispersent après une journée de combat. Une nouvelle base, Grog, est installée dans l'ouest du Morbihan sous la direction du lieutenant Deplante.

Le 18 juin au matin, un fort parti allemand monte à l'assaut de Dingson, défendue par 2400 hommes, dont 140 SAS. Les combats sont très violents. Après plusieurs heures d'affrontement, les assaillants se replient avant de lancer de nouvelles attaques dans le courant de l'après-midi. Les SAS et les résistants tiennent courageusement leurs positions, mais dans la soirée, pour éviter la destruction, ils sont contraints à la dispersion après avoir

détruit une partie de leur stock de matériel, d'armes et de vivres, laissant une trentaine de tués sur le terrain.

Sentiers de la gloire

Pendant plusieurs jours, une terrible chasse à l'homme est organisée à Saint-Marcel et dans la région. Le village est pillé puis brûlé. Les exécutions sommaires se multiplient. Néanmoins, les SAS poursuivent leurs opérations aux côtés des FFI. Ils ouvrent la voie aux divisions américaines progressant vers Brest et participent à la libération de Daoulas, Lesneven, Landerneau et Carantec. Deux mois de combats ont coûté au 4^e SAS 77 tués et 197 blessés. Une fois la Bretagne libérée, l'unité, équipée de Jeeps lourdement armées, forme l'avant-garde des unités américaines sur la rive droite de la Loire (opération « Spencer »).

Oser et gagner Ce parachutiste français du *Special Air Service* (SAS) combat depuis juin comme ses camarades : d'abord sur les arrières de l'ennemi, puis, lorsque le front normand est percé en août, en Jeep, à l'avant-garde des armées alliées.

Engagé plus tardivement, le 3^e SAS du commandant Pierre Château-Jobert est parachuté dans de nombreuses régions de France, tout comme leurs camarades britanniques des 1^{er} et 2^e SAS. Ce sera principalement en Vendée avec le capitaine Fournier, dans la Vienne avec le capitaine Simon, en Corrèze avec le capitaine Vauthier, dans la Creuse avec le lieutenant Hubler, dans le Lyonnais avec le lieutenant Hourst. Leur mission sera, là encore, de jeter le trouble dans les rangs de l'adversaire et de créer un climat d'insécurité suffisant pour le contraindre à immobiliser une partie de ses effectifs. ♦



LES FEMMES DANS LA TOURMENTE

Elles sont les oubliées du Jour J et de la Libération. Certaines ont pris les armes au service du succès des armées alliées, d'autres ont accompli des missions de renseignement indispensables...

PAR JEAN-PIERRE GUÉNO



Madeleine Riffaud, « alias Rainer » : la guerre sans l'aimer

Soignée dans un sanatorium jusqu'en 1942, Madeleine Riffaud, alias « Rainer » – comme Rainer Maria Rilke –, rejoint la résistance à 18 ans. Voulant combattre les armes à la main, refusant de n'être qu'un agent de liaison, la jeune catholique devient FTP communiste en mars 1944. Désireuse d'inciter les Parisiens à se libérer par eux-mêmes sans attendre les Américains, la Résistance incite les Parisiens à abattre des soldats allemands en pleine rue : seules des femmes ont le courage d'obéir. Madeleine exécute un officier allemand, sur le pont de Solferino, le dimanche 23 juillet 1944. Elle mobilise ce que son ami Paul Éluard appelle les « armes de la douleur ». Sa détermination est renforcée par le massacre d'Oradour-sur-Glane et par l'exécution de l'un de ses camarades de combat. Arrêtée par un milicien français, Madeleine est vendue aux SS de la rue des Saussaies. Elle est torturée, et parce qu'elle refuse toujours de parler, ses bourreaux exécutent devant elle un couple de lycéens résistants. Condamnée à mort puis à la déportation, elle bénéficie d'un échange de prisonniers. Libérée le 18 août, elle reprend les armes et capture 80 officiers et soldats de la Wehrmacht avec un commando de trois hommes en attaquant leur train qui quitte Paris le 23 août 1944.

Violette Szabo, alias « Louise » : la fulgurance et la grâce

Née à Levallois-Perret d'un père anglais et d'une mère française, Violette Bishell suit sa famille à Londres. À 14 ans, pour aider ses quatre frères, elle quitte l'école pour travailler. D'une « beauté incandescente », sportive et parfaitement bilingue, elle épouse, en 1940, Étienne Szabo, un officier français d'origine hongroise qui a rejoint la Légion étrangère puis les FFL. Le 8 juin 1942, Violette donne le jour à sa fille, qui ne connaîtra jamais son père, tombé le 24 octobre 1942, lors de la seconde bataille d'El-Alamein. Veuve à 21 ans, Violette Szabo s'engage dans la section française du SOE (les services secrets britanniques) pour venger son mari.

Le 5 avril 1944, elle effectue sa première mission en France pour y renforcer des réseaux qui préparent la libération. Elle est parachutée de nouveau le 8 juin à Sussac, en Haute-Vienne, afin de ralentir la remontée des renforts allemands vers la Normandie. La division SS « Das Reich » sème alors la mort sur son parcours, à Tulle, à Oradour... Le SOE décide d'envoyer Violette en Corrèze. Le samedi 10 juin, interceptés près du village de Salon-la-Tour, Violette et deux autres agents se replient dans les bois. Les deux hommes parviennent à s'échapper, mais Violette, ralentie par une entorse mal soignée (*photo ci-dessous*), est capturée. Torturée, elle est envoyée à Ravensbrück, où elle passe six mois avant d'y être exécutée d'une balle dans la nuque sur l'ordre de Berlin vers le 5 février 1945, avec deux autres femmes agents du SOE, Denise Bloch et Lilian Rolfe. Violette a reçu la George Cross à titre posthume en 1946.



NATIONAL ARMY MUSEUM, LONDON



DOCUMENTATION ANNICK BURGARD

« Annick » : l'itinéraire d'un agent de liaison

Clémence Jayet-Burgard est née en 1923 à Lyon : elle tient son prénom de son père, ancien combattant qui admirait Clemenceau. En 1939, elle s'inscrit à la faculté de droit. L'annonce de l'armistice est un choc. Avec ses amis étudiants, Clémence affiche son opposition à Vichy en confectionnant de petits papillons marqués d'une croix de Lorraine. En 1941, Serge Asher, un jeune étudiant de l'École polytechnique repliée à Lyon vient loger chez ses parents. Quand il intègre, en 1942, le mouvement Libération-Sud, Clémence le suit et devient l'agent de liaison « Annick ». Pendant deux ans, elle sillonne les départements du Jura, de l'Ain, de Saône-et-Loire et de la Savoie et achemine des messages, de l'argent, des fausses pièces d'identité, plus rarement des armes. Son jeune âge et sa petite taille lui permettent de circuler facilement et d'esquiver les contrôles. La fonction d'agent de liaison est la plus ingrate, requérant la plus grande discrétion. Annick souligne : « On est chargés de porter des messages, écrits ou appris par cœur. On a de petites valises en carton. Il est très dangereux de

transporter des faux papiers, encore plus des armes. Je n'en ai transporté d'ailleurs que très peu. J'utilise le vélo, le train, le car ou je circule à pied. »

Annick rejoint au printemps 1944 les Groupes Francs de Lyon. Le 1^{er} juin, Fouché, délégué général des FFI de la zone sud, appelle à la mobilisation générale. Les patriotes lyonnais participent aux actions destinées à retarder les déplacements des troupes allemandes : le 6 juin, 52 locomotives sautent dans la gare d'Ambérieu.

Annick est arrêtée le 3 août avec d'autres résistants : son réseau a été infiltré par une Française à la solde de l'Abwehr. Elle subit sept interrogatoires pendant deux jours, mais ne parle pas. Transférée à la prison de Montluc, elle est libérée le 24 août. Elle reprend le combat avec les Groupes Francs et participe aux libérations de Villeurbanne et de Lyon. Ce passage dans la Résistance décide de son engagement comme militante de la transmission de la mémoire. Documentaliste au Comité d'histoire de la Seconde Guerre mondiale, puis au ministère des Anciens Combattants, elle y crée le service des expositions itinérantes. Elle travaille à l'ouverture du mémorial de Verdun et à la restauration du camp du Struthof, avant de devenir médiatrice culturelle au musée de l'Ordre de la Libération. Décédée le 16 janvier dernier, « Annick », femme formidable par son optimisme, son écoute et surtout par son sens profondément humain demeure, un exemple d'engagement. YVES LECOUTURIER

La vie d'Annick est à lire dans le prochain ouvrage d'Yves Lecouturier, *Annick, une Résistante au service de la mémoire. Biographie de Clémence Jayet-Burgard*, à paraître aux éditions OREP.



LE COMMANDO POLITIQUE DE DE GAULLE

Le général confie à quelques fidèles la lourde mission d'incarner, à la barbe des Alliés, le renouveau d'une France indépendante...

PAR ÉRIC ROUSSEL



À l'approche du débarquement, le général de Gaulle semble atteindre enfin le but qu'il s'est fixé quatre ans plus tôt. En réalité, l'heure de la libération va être pour lui l'une des plus difficiles. Ses rapports avec les Anglo-Saxons sont alors très dégradés: Churchill l'admire mais le supporte mal, tandis que Roosevelt éprouve à son égard la plus franche antipathie. Tous redoutent que le Général s'empare du pouvoir sans laisser les Français s'exprimer. Ils savent aussi que de Gaulle, par son intransigeance, gênera leurs intérêts. Avant même le 6 juin, des incidents violents ont éclaté. Et quand, quelques jours après le débarquement, de Gaulle annonce son intention de venir dans la zone libérée, il se heurte à de fortes résistances.

L'État, c'est lui!

Chargé d'accueillir le Général en France, Montgomery reçoit de singulières instructions du Premier ministre britannique: «Je dois vous infliger une visite du général de Gaulle demain; avec toutes les charges qui pèsent sur vos épaules, ce sera un fardeau... Je ne pense pas que vous devez le recevoir sur la plage. Il est suffisant qu'il arrive à notre quartier général. Il serait de beaucoup préférable qu'il fasse tous les discours qu'il souhaite après son retour en Grande-Bretagne. Il n'est certainement pas souhaitable pour lui de rassembler de larges foules à Bayeux ou de se livrer à des manifestations publiques.»

Ces instructions vont être appliquées à la lettre. D'autant plus que Churchill, à la veille du voyage fixé au 14 juin, a essayé de l'annuler. De Gaulle, pourtant, va contourner l'obstacle en pratiquant ce qu'il définit lui-même comme

Adoubé Débarqué le 14 juin, le général de Gaulle «échappe» à la tutelle inquiète des Alliés et parcourt, sous les ovations, les rues de Bayeux: désormais c'est lui, et lui seul, qui incarne le pouvoir légitime...

la politique du fait accompli. À 14 heures, le jour choisi, le Général débarque près de Courseulles. Il est accompagné de Gaston Palewski, son directeur de cabinet, de Pierre Viot, ambassadeur du Comité français de la Libération nationale à Londres, et de l'amiral Thierry d'Argenlieu. On lui fait remarquer que, quatre ans auparavant, jour pour jour, les Allemands entraient à Paris. « Eh bien, ils ont eu tort », répond-il.

Puis il gagne Bayeux et Isigny, où il reçoit un extraordinaire accueil.

Dès lors, il applique son plan avec, pour objectif premier, d'empêcher l'AMGOT [*Allied Military Government of Occupied Territories*], c'est-à-dire l'administration directe par les Américains des territoires libérés.

Le Général installe immédiatement dans les territoires libérés des responsables chargés de parler en son nom. Le diplomate François Coulet, son ancien collaborateur, est nommé commissaire de la République, autrement dit préfet. Le colonel Pierre de Chevigné se voit confier les subdivisions militaires. Très vite, de Gaulle regagne Londres. Après son départ, les nouvelles autorités exercent leurs fonctions sans rencontrer de difficultés particulières. À Bayeux, le passage de témoin entre le sous-préfet de Vichy et le nouveau, Raymond Triboulet, s'est même déroulé de façon très civile. On racontera que Triboulet, ayant demandé à son prédécesseur de lui remettre son uniforme, se trouva coiffé d'une casquette laissant entrevoir l'empreinte de la francisque, emblème pétaïniste enlevé à la hâte.

Indépendamment des urgences qui s'imposent, la tâche première de Coulet

s'oppose violemment à Coulet: la monnaie instituée par les Alliés pour la France libérée est prête. Il entend qu'elle soit mise en circulation. Coulet s'indigne. À ses yeux, les « drôles de dollars décorés d'un drapeau tricolore » sont de la fausse monnaie, comme les a qualifiés de Gaulle. Face à la contrainte qu'on lui impose, Coulet finit par céder partiellement: les banques locales ne pourront refuser ce que l'on appelle le « billet drapeau » mais ne devront pas le remettre en circulation.



Atouts De fidèles gaullistes s'imposent – comme Koenig (1) face aux Britanniques – et représentent la souveraineté retrouvée: le diplomate Gaston Palewski (2); Pierre de Chevigné (3), commandant militaire des régions libérées; Pierre Laroque (4), qui jette les bases de la future Sécurité sociale; Thierry d'Argenlieu (5), chef des Forces navales françaises libres; Raymond Triboulet (6), premier sous-préfet des régions libérées.

et de ses collaborateurs est d'éviter à tout prix la mise en œuvre de l'AMGOT. Or, rien n'est gagné à cet égard. Le commissaire de la République nommé par de Gaulle peut sans doute compter sur des alliés parmi les responsables américains. Et le premier d'entre eux n'est autre qu'Eisenhower. Si Roosevelt estime qu'un pays comme la France n'a pas droit à un traitement très différent de celui des pays vaincus, « Ike » soutient un avis différent. Comprenant de Gaulle et sa volonté d'indépendance, il estime impossible d'imposer aux Français libérés ce qui ressemble à un régime d'occupation. Malheureusement, Montgomery ne partage pas ces sentiments. Au début du mois de juillet, il

La volonté du pays

Entre les représentants du Général et les Britanniques, la tension est souvent extrême. « Nous sommes prévenus, écrit Raymond Triboulet dans ses souvenirs, que [Montgomery] n'hésitera pas à nous arrêter si nous ne nous soumettons pas aux vues des *Civil Affairs*. » Heureusement, le général Koenig, arrivé avec de Gaulle, veille. Commandant des FFI, il s'emploie à opérer la fusion de la Résistance et de l'armée. Quand il le juge nécessaire, il hausse le ton devant Montgomery et lui fait savoir que des hommes tels Coulet ou Triboulet sont à ses yeux mobilisés dans les forces françaises et que tout ce qui serait fait contre eux sera considéré comme un acte hostile envers la France. La menace – accompagnée d'amabilités – suffit en général à débloquer la situation.

En vérité, tout s'est joué à Bayeux, où, le 14 juin, de Gaulle a reçu un accueil aux allures de plébiscite, voire de sacre. Confrontés à la volonté claire des Français libérés, les Alliés ne peuvent maltraiter celui qui a dit non



177 HOMMES, QUATRE ANS D'ATTENTE, UNE VICTOIRE

Les fusiliers marins français, commandés par le lieutenant de vaisseau Philippe Kieffer, en débarquant sur Sword, affirment la présence française aux côtés de l'immense armada alliée...

PAR STÉPHANE SIMONNET



TÉMOIGNAGE



AFP PHOTO/OEL SAGET

À l'aube du 6 juin, les 176 hommes emmenés par le capitaine de corvette Philippe Kieffer ont le privilège de débarquer les premiers sur le secteur britannique Sword, sous-secteur Queen Red. Avant eux déjà les hommes du East Yorkshire Regiment ont essuyé de lourdes pertes. À 7h25, les chars ont touché terre eux aussi, comme prévu. À 7h30, les bataillons de la 8^e brigade les suivent aussitôt. À 7h31, c'est au tour des commandos français. Une grande partie de ces combattants, parmi lesquels une majorité de Bretons et de Normands, n'ont pas revu la France depuis l'été 1940 lorsqu'ils ont rejoint les rangs des FFL et le général de Gaulle. Pour la plupart d'entre eux, c'est le baptême du feu. Les deux barges des Français s'échouent sur la plage à La Brèche, un lieu-dit de Colleville-sur-Orne [auj. Colleville-Montgomery].

Une défense allemande plus coriace qu'attendu

Malgré l'importante préparation d'artillerie des Alliés, les Allemands sont parvenus à déclencher un tir de barrage qui, de Merville-Franceville à Lion-sur-Mer, balaie tous les secteurs du débarquement. Aucun des deux LCI (*Landing Craft Infantry*, barge de débarquement) n'est cependant touché, seules les passerelles de la barge 527 sont emportées par un tir d'obus. Les hommes de la 523 atteignent rapidement le haut de la plage, 200 m plus loin, alors que ceux de la *troop 1* en revanche ont plus de difficultés à s'extraire de leur barge. On compte les premiers blessés, à commencer par Kieffer lui-même. Sitôt les barbelés coupés, les commandos s'engouffrent dans la >>>



Avant de prendre pied en Normandie, on fait cette traversée de la Manche. On ne dort pas bien, il n'y a pas de couchettes, on dort sur nos sacs, presque assis. Ça bouge beaucoup parce que ce sont des petits bateaux, et la mer est assez houleuse. Vers 4 heures du matin, on nous a donné une soupe chaude, de la soupe de tortue... je n'ai pas aimé. J'ai laissé ça de côté. Alors j'ai bu un coup de flotte, et puis arrive le débarquement, alors là il faut y aller ! Il fait jour quand on débarque, il est 7h29, je crois. Ça a été très vite. La barge 527 a eu des dommages, avec tous les officiers qui ont été blessés, mais nous, sur la 523, ça s'est bien passé, à part que les passerelles sont tombées à l'eau. Je suis descendu juste derrière Lofi, Bagot, puis Paul Chausse. Tout s'est bien passé, mieux qu'on aurait cru. Pour passer les barbelés en haut de la plage, on avait des bangalores, des trucs qui font sauter les fils de fer barbelés. Je me rappelle qu'on est passés à un endroit où il y en avait peu. Par contre, il y avait des champs de mines, et le champ de mines on l'a traversé en toute connaissance de cause. Aucune n'a sauté, à tel point qu'on s'est dit qu'il n'y en avait pas. On a déposé nos sacs dans des ruines d'une ancienne colonie de vacances, et là on s'est tous retrouvés. On était plus nombreux qu'on ne pouvait le penser, tout ça grâce aux chars qui avaient débarqué avant nous et qui avaient fait sauter les mines sur la plage. Le blockhaus qui se trouvait en face s'était acharné sur eux. Ce qui nous a permis de débarquer. Quand j'ai traversé la plage, je ne me suis pas posé de question. On a du boulot, on arrive, on roule à plat le plus rapidement possible. Si vous avez vu le film *Il faut sauver le soldat Ryan*, ça s'est passé comme ça. On nous avait dit "Plus vous vous approchez d'un blockhaus, plus vous rétrécissez son champ de tir. Alors courez le plus vite possible et ne vous occupez pas des blessés. Il y a un service sanitaire qui suivra derrière, ce n'est pas votre problème." Le débarquement s'est donc pas trop mal passé pour moi, même si au final, chez nous, il y a eu pas mal de pertes.»

ULLSTEIN BILDAGY IMAGES

Hommage Simon Fraser, quinzième lord Lovat, qui supervise l'assaut accompagné de son joueur de cornemuse (à dr.) aura la politesse, toute britannique, de laisser les Français menés par Kieffer (en médaillon) débarquer les premiers...



1



2

1 2 3 Assaut

(1) À partir de 7 h 30, les membres du commando, Français et Britanniques, descendent des barges par des rampes instables à proximité d'Hermanville-sur-Mer, au lieu-dit La Brèche. Les tirs de mortier sont nombreux, les premiers hommes tombent. (2) À 8 h 30, les commandos, après avoir déposé leurs paquetages, progressent prudemment le long de la route qui mène de Lion-sur-Mer à Ouistreham, où les attend un bunker lourdement armé établi dans les ruines du casino de Riva-Bella. (3) À 11 h 30, le point d'appui ennemi est tombé. Il faut désormais se préparer à une contre-attaque et rejoindre les paras britanniques qui tiennent Bénouville et son fameux pont depuis la nuit précédente.



4 5 6 Des héros

Quelques parcours de vie parmi ceux qui participèrent à cette mission : (4) Francis Guezennec (1926-2006) rejoint Londres en 1943; il surviva à toutes les campagnes. (5) Gwen-Aël Bolloré (1925-2001) traverse la Manche dans une embarcation de fortune et s'engage dans les FNFL, malgré son âge et sa myopie... (6) Paul Rollin (1923-1944), abattu d'une balle en pleine tête; évacué en Angleterre, il mourra le 12 juin.



» brèche puis se rassemblent dans une ancienne colonie de vacances. Kieffer dresse un premier bilan : pour la seule *troop 1*, cinq morts et 28 blessés, 115 hommes valides. La *troop 8* d'Alexandre Lofi, l'adjoint de Kieffer qui, comme lui, s'est rallié à de Gaulle à Londres dès juillet 1940, est chargée de réduire les points d'appui allemands échelonnés le long de la plage en direction d'Ouistreham. La *troop 1* doit se diriger directement vers son objectif, la position du casino de Riva-Bella.

Il est 8h30 lorsque la *troop 1* parvient, 2 km plus loin, à l'angle de la rue Pasteur et de la route de Lion-sur-Mer. Tandis qu'une section occupe le carrefour, un autre groupe s'engage vers le casino, du moins ce qu'il en reste. Pouvant trop facilement servir de repère aux troupes alliées qui débarqueraient, les Allemands ont en effet préféré le raser à partir d'octobre 1942 pour le transformer en une forteresse. Ce 6 juin il est équipé de deux canons de *Flak* de 20 mm sous coupole en béton. Lorsque Kieffer rejoint la section de Guy de Montlaur, il comprend que l'assaut sur le casino risque d'être plus dur que prévu. Un système de défense, non remarqué sur les photos aériennes, fait face aux commandos: un mur de 2,50 m de hauteur formant une chicane et un fossé antichar que les commandos avaient pris pour une route, complètent la ligne de blockhaus que Lofi de son côté est en train de conquérir.

Il est maintenant 9 heures, et il n'y a pas d'autre solution pour s'emparer de ce point fortifié que de franchir le système défensif. L'officier Hubert Faure donne l'ordre de s'engager dans la chicane. Le commando Paul Rollin, tout juste 20 ans, s'élance le premier et est aussitôt abattu par un sniper allemand. Le médecin capitaine Robert Lion et l'infirmier Gwenn-Aël Bolloré se portent immédiatement au secours de Rollin pour le ramener à l'abri. Lion tombe à son tour, touché en plein cœur. Son brassard à la croix rouge ne l'aura finalement pas protégé. C'est maintenant Montlaur qui empoigne le corps inerte de Rollin, toujours aidé par Bolloré. Tous les hommes sont »

YVES ROUSSEAU/STIPA

DANIEL GRIVY/IGMA VIA GETTY IMAGES

COLLECTION BENJAMIN MASSEU/COMMANDO KIEFFER

JOSE NICOLAS/ACQUER/WHITSTRA PRESS



»» revenus dans leurs lignes. Le corps de Lion sera ramené peu après. Rue Pasteur, le quartier-maître Jean Lemoigne, de la section de mitrailleuses *K Gun*, qui opère en appui, tombe quelques instants sous les balles ennemies. Entre les tirs des snipers et le mur en chicane, la section de la *troop 1* est prise au piège. La troupe de Kieffer ne dispose pas d'armes lourdes – si ce n'est deux lance-roquettes destinés à l'attaque contre les blindés. Depuis plusieurs minutes, Kieffer a ordonné leur tir contre le casino, sans résultat probant, si ce n'est se faire repérer par les observateurs des canons de *Flak*.

En embuscade dans une maison voisine, à gauche de la rue Pasteur, Montlaur règle le tir de ses deux servants. Ils tirent leurs roquettes sur le casino, le touchant à plusieurs reprises. Un sifflement précède alors l'explosion du premier étage de la villa dans laquelle ils se trouvent : si Montlaur et le second maître Lardennois peuvent se dégager à temps, Émile Renault est très gravement touché par un éclat de mortier. De l'aisselle jusqu'à la hanche, une plaie béante s'est creusée sur son côté droit. Appelé sur les lieux, Bolloré ne peut pas faire grand-chose pour lui, si

ce n'est lui administrer l'incontournable piqûre de morphine. Renault meurt quelques instants plus tard. Il avait 22 ans. Kieffer doit constater que ses seules armes antichars ne suffiront pas. Autour de lui, ses hommes continuent de tomber.

À la mi-journée, la mission est accomplie

Les Allemands arrosent les positions françaises sans relâche. Pour Kieffer, il n'y a pas d'autre solution, pour neutraliser le casino, que de faire appel à un char Sherman DD du *18th Hussars*, qui vient d'arriver dans Ouistreham. Ses tirs, combinés à une double attaque des Français sur les flancs, réduisent au silence les tireurs du casino. Kieffer, qui est blessé une seconde fois au bras, remonte sur le char qu'il dirige directement sur les mitrailleuses placées sur la plateforme du belvédère.

À 100 m de l'ouvrage, quatre coups d'obus partent et le réduisent au silence. Le casino tombé et les Allemands se rendant progressivement, les combats diminuent alors en intensité tandis que les civils commencent à sortir de leurs abris. Dans le secteur de la

troop 8, dans les dunes le long de la plage, il ne reste qu'un blockhaus à nettoyer avant d'arriver au casino. Alors qu'ils se préparent à l'ultime assaut, les hommes de Lofi essuient un sérieux tir de mortier allemand. L'avant du groupe se réfugie dans un cratère.

Vers 11 h20, le colonel Dawson, le patron du Commando n° 4, donne l'ordre de se rassembler au sud de la ville, c'est-à-dire dans les ruines de l'ancienne colonie de vacances. Les hommes refont le chemin dans l'autre sens, croisant les Britanniques débarqués avec les deuxième et troisième vagues d'assaut. Vingt-cinq minutes de repos sont octroyées par Kieffer. Peu avant 13 heures, toujours sur l'ordre de Dawson, l'ensemble du Commando franco-britannique n° 4 se remet en marche, les Anglais en avant-garde, les Français fermant la marche cette fois-ci. Les pertes des Français ce matin-là s'élèvent à 66 hommes, dont 10 tués. La première partie de la mission a été accomplie. Il leur faut désormais faire la jonction avec les troupes parachutistes britanniques à Bénouville, avant de s'installer sur les hauteurs d'Amfreville en fin de journée pour tenir le verrou de l'Orne. ♦



MUSÉE DE L'ORNE DE LA LIBÉRATION

Les fusiliers marins de la France libre

Depuis Londres, le général de Gaulle organise ses forces militaires afin d'être présent sur tous les théâtres d'opérations. Durant l'été 1940, il regarde vers l'Empire, assise territoriale nécessaire pour la poursuite du combat. Le 13 juillet 1940, il confie à l'amiral Muselier, patron des FNFL, la constitution d'un bataillon de fusiliers marins. Le 30 août, le 1^{er} bataillon de fusiliers marins est dirigé sur l'Afrique pour participer à l'expédition de Dakar. Deux mois plus tard, de Gaulle demande la création d'un 2^e bataillon. Le 27 octobre 1940, le 2^e bataillon de fusiliers marins prend la direction de l'Afrique-Équatoriale française pour une mission de surveillance des territoires nouvellement ralliés à la France libre. Stationné au Liban, le 2^e BFM sera dissous en 1943. Il permettra, grâce aux fusiliers marins se portant volontaires, le renforcement au cours de l'été de la troupe de commandos formée et entraînée par Philippe Kieffer en Grande-Bretagne depuis janvier 1942. Après avoir intégré les derniers renforts début 1944, le bataillon de Kieffer prendra son nom officiel de « 1^{er} bataillon de fusiliers marins commandos » au printemps 1944.

Honoré d'Estienne d'Orves (1901-1941), sacrifié sur l'autel du renseignement

Ce brillant élément de la « Royale » ne peut se résoudre à la défaite : il sera à l'origine du premier réseau de Résistance. Et donnera sa vie...

Honoré d'Estienne d'Orves réussit le concours d'entrée à l'École polytechnique en 1921 et choisit de servir dans la Marine. Après avoir navigué sur la *Jeanne d'Arc*, il suit le parcours classique d'un brillant officier de marine : lieutenant de vaisseau en 1930, il prépare le concours d'entrée à l'École de guerre navale, qu'il réussit en 1936. Breveté en novembre 1937, il exerce ensuite des fonctions d'état-major. À la déclaration de guerre en septembre 1939, il est affecté à Toulon et, en décembre, devient officier d'ordonnance puis chef du 3^e bureau sur le croiseur *Duquesne*, basé à Alexandrie, au sein de la Force X de l'amiral Godfroy.

Fortement marqué par la défaite et l'armistice de juin 1940, et ne pouvant moralement rallier la marine britannique au lendemain du drame de Mers el-Kébir, Honoré d'Estienne d'Orves quitte l'escadre d'Alexandrie avec une cinquantaine d'autres marins et officiers, et, sous couvert d'un pseudonyme, crée le 1^{er} groupe marin. Il gagne Suez, puis Aden. C'est là qu'il décide de rejoindre l'Angleterre pour servir dans les FNFL du général de Gaulle. Parvenu à Londres le 27 septembre 1940, il est promu capitaine de corvette et prend la tête du 2^e bureau de l'état-major des FNFL. Impatient d'agir, il obtient le droit d'être envoyé en France pour établir la liaison avec la résistance intérieure en cours de formation. Débarqué sur les côtes bretonnes le 22 décembre 1940, il s'établit à Chantenay-sur-Loire, près de Nantes, et prend rapidement la tête du réseau de renseignement Nemrod, qui se développe depuis le début de l'automne. Trahi par son radio, Georges Marty, il est arrêté le 21 janvier 1941. D'abord transféré à Berlin, d'Estienne d'Orves est renvoyé à Paris puis incarcéré à la prison du Cherche-Midi. Entre-temps, le réseau Nemrod a été entièrement démantelé et ses cadres arrêtés. À son procès, le 13 mai 1941, devant la cour martiale allemande de Paris, il assume l'entière responsabilité de tous les faits imputés au réseau et à ses membres, afin d'alléger leurs peines.

Le 23 mai, il est condamné à mort. Il est transféré à la prison de Fresnes à la suite des attentats communistes de l'été 1941. Avec deux autres responsables du réseau (Jann Doornik et Maurice Barlier), il est fusillé le 29 août 1941 à l'aube dans la carrière du mont Valérien. Ces trois hommes sont les premiers agents de la

France libre à subir ce sort. Honoré d'Estienne d'Orves sera fait Compagnon de la Libération par décret en date du 30 octobre 1944. ST. S.

Modèle D'Estienne d'Orves vers 1940. Une vie exemplaire qui trouve son épilogue dans son exécution en 1941, annoncée par cette affiche. Le « comte d'Estiennes d'Orves » sera fait compagnon de la Libération en 1944.





LA « ROYALE » EST DE RETOUR

Sacrifiées à Mers el-Kébir, sabordées à Toulon, les forces navales françaises renouent avec la victoire en appuyant les GI coincés sur Omaha...

PAR STÉPHANE SIMONNET

Dans le cadre d'« Overlord », les Alliés n'avaient envisagé la participation que de quelques unités françaises : un torpilleur, *La Combattante*, huit frégates et corvettes, et quelques vedettes rapides. Le contre-amiral Lemonnier obtint cependant la participation des croiseurs *Montcalm* et *Georges Leygues*, le *Duquesne* devant leur servir de soutien logistique. Cette participation prit alors deux formes : un appui direct à l'assaut (le *Montcalm*, le *Georges Leygues* et *La Combattante*), et des missions d'escorte de convois assurées par des corvettes et frégates, *L'Escarmouche*, *L'Aventure*, la *Roselys*, au large d'Omaha, *L'Aconit* et la *Renoncule* devant Utah, la *Surprise*, la *Découverte*, et *Commandant d'Estienne d'Orves* devant Gold.

L'engagement du *Georges Leygues* et du *Montcalm* en zone américaine

Associés à la *Western Task Force*, les croiseurs français sont en place à l'aube du 6 juin devant Omaha aux côtés du cuirassé *Arkansas*. La batterie allemande de Longues-sur-Mer commence un tir précis en direction du groupe naval. Les

canons de 152 mm français ripostent à 5h47 sur le haut de la falaise, où sont positionnés les canons ennemis de 150 mm. La batterie se tait provisoirement. À partir de 5h50, tandis que l'*Arkansas* engage les blockhaus dominant Colleville-sur-Mer, le *Montcalm* tente de réduire deux batteries de Port-en-Bessin, à portée de tir d'Omaha. Il a été décidé que les tirs du *Georges Leygues* seront suspendus à H - 3 min afin de ne pas gêner le débarquement, tandis que ceux du *Montcalm* prendront fin à H + 30 min. Enfin, le pilonnage de la plage cessera vers 6h10, lorsque les premières barges se seront suffisamment approchées du rivage. Mais à 6h5, la batterie de Longues reprend ses tirs. L'*Arkansas* est manqué de peu, le *Montcalm* est moins bien ajusté ; quant au *Georges Leygues*, les coups tombent sur son arrière. Les canons du *Montcalm* ripostent immédiatement et l'ennemi se tait pour un long moment.

Il est 6h10 lorsque les forces d'assaut dépassent le groupe naval. À 6h27, le *Georges Leygues* cesse le feu et à 6h30 les premiers éléments sont mis à terre : c'est le début du débarquement. Après s'être tu à 7 heures, le *Montcalm* reprend ses tirs vers 8h20 en prenant pour cible un carrefour au sud d'Es-



cures, tandis qu'à 8h50 le *Georges Leygues* détruit le château, à 1,5 km de Mosles, où se concentraient les troupes ennemies. Le *Montcalm* effectue deux nouveaux tirs vers 8h40 en direction de Sainte-Honorine-des-Pertes. À 11h15, la batterie allemande ouvre de nouveau le feu sur la plage : les canons français ripostent en même temps que l'*Arkansas*. La batterie est immédiatement réduite au silence. De 11h30 à 14 heures, le *Montcalm* engage six nouveaux tirs, jusqu'à ce que, sérieusement touché, il ne puisse plus continuer sa mission. Mais deux batteries et



Paré... Feu ! Dans l'Olympia Hall de Londres, des marins français répondent précocement à l'appel du général de Gaulle et s'engagent à l'été 1940. De ce noyau naîtront les Forces navales françaises libres, qui participeront brillamment au Jour J.

CENTRAL PRESS/AFIP

dem et *Belfast* ouvrent le feu sur la côte. Il est 6 h 45 quand la première vague se rassemble pour l'assaut. Les trois destroyers voisins avancent en ligne de front et le *Stevenstone* se met à l'est. *La Combattante* réduit son allure et hisse le pavillon à croix de Lorraine. Dix minutes plus tard, peu avant 7 heures, les torpilleurs anglais ouvrent le feu, tirant les uns par-dessus les autres. *La Combattante* avance ainsi, se contentant de détruire les maisons suspectes pouvant servir de postes d'observation de tir.

Le torpilleur français dépasse les chalands de tête avant de stopper. À 7 h 10, il s'échoue même, à peine à plus d'un mille de la côte, sans cesser de tirer. C'est à cet instant qu'il repère son objectif principal. Aisément déséchoué, et mouillé plus au large, il détruit d'une salve au but la barquette [protection entourant une arme et ses servants] de ciment qui abritait la batterie à réduire. L'objectif secondaire prévu (une maison à La Rivière) est à son tour détruit. Vers 7 h 50, une batterie de 75 mm depuis l'est de l'embouchure de la Seullles dirige son tir sur le torpilleur, mais, trop court, il explose près de la coque. Le commandant fait immédiatement mettre machine arrière et, grâce à cette manœuvre, évite la salve suivante explosant légèrement sur l'avant.

Désormais trahie par les lueurs de départ des coups, la batterie allemande ouvre le feu sur la première vague de barges en train de débarquer. *La Combattante* engage la maison abritant cette batterie. La position allemande explose vers 8 heures, vraisemblablement à la suite d'un incendie de munitions. Le torpilleur cesse alors le feu, avant d'aller mouiller à environ 2 milles de la côte. Après avoir attendu en vain de nouveaux ordres de tir, il se résout à appareiller en direction de Portsmouth, il est 19 h 30. Après réparation de la pale d'hélice, faussée par l'échouage, *La Combattante* repartira le 13 juin en direction de Courseulles avec, à son bord, le général de Gaulle. ♦

un blockhaus dominant Port-en-Bessin ont été touchés, tandis qu'un violent tir de soutien a été exécuté au nord-ouest de Sainte-Honorine.

Le *Georges Leygues* va concentrer ses obus sur une casemate de la batterie de Longues-sur-Mer, qu'il réduit par deux coups au but, un peu avant 19 heures. De son côté, le *Montcalm* pillonne encore des troupes ennemies à Surrain. Les deux croiseurs assistent ensuite, impuissants, au tir d'une batterie ennemie, non repérée, qui détruira, vers 21 h 50, une vingtaine de camions sur la plage de Colleville-sur-Mer, obligeant les chalands à débarquer vers Saint-Laurent et Vierville. Au couvert de la nuit, l'aviation allemande lance un raid. À 22 h 20, l'alerte est donnée. Vers 23 heures, deux avions sont abattus mais l'attaque se rapproche du groupe naval *Arkansas*. Deux bombes explosent à proximité du cuirassé et le *Montcalm* voit s'égrener un chapelet de bombes à 1 000 m à l'ouest. La réac-

tion est très vive: le tir des canonnières françaises descend l'un des appareils, un bombardier moyen JU 88, qui s'écrase à côté du *Montcalm*. Cette action marque la fin des engagements des croiseurs français durant ce 6 juin.

Les opérations navales de *La Combattante* en zone britannique

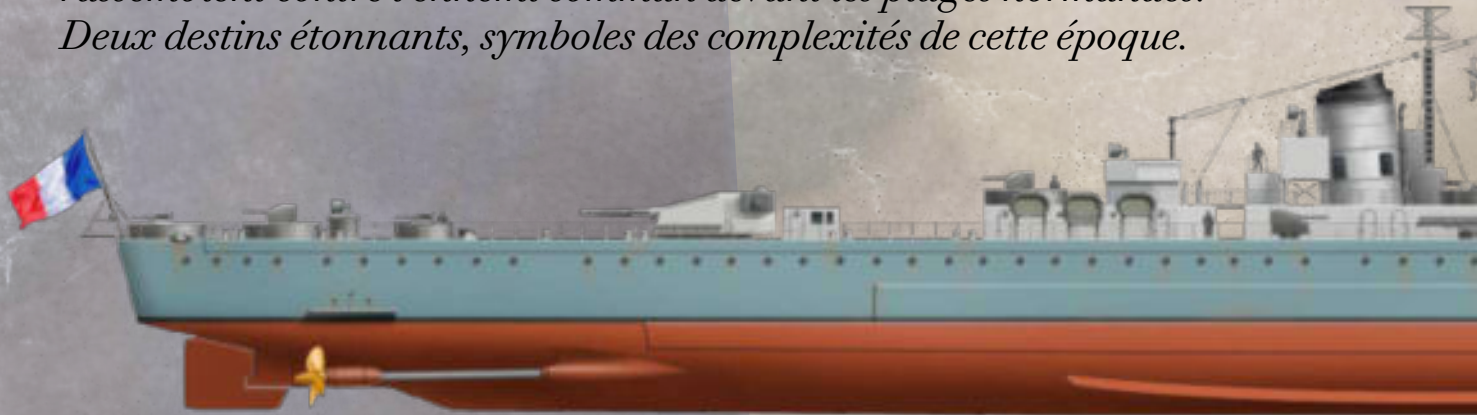
Intégrée à l'*Ester Task Force*, *La Combattante* et son groupe (torpilleurs *Venus*, *Faulknor*, *Fury* et *Stevenstone*) doivent protéger le flanc droit de la Force J, pendant l'assaut à l'ouest de Courseulles, et nettoyer ces plages avant l'heure H, fixée à 7 h 35. Vers 6 h 25, au large de l'embouchure de la Seullles, *La Combattante* gagne son poste de tir avec son équipier *Stevenstone*, tandis que les croiseurs *Dia-*



DEUX VÉTÉRANS, DEUX HISTOIRES

PAR STÉPHANE SIMONNET; ILLUSTRATIONS PAR JEAN-MARIE GUILLOU

*Inimaginable pour la Royale de lutter aux côtés des Anglais!
Surtout après Mers el-Kébir, en juillet 1940, et Dakar, en septembre
de la même année. Pourtant, à l'image de ces vaisseaux, tous se
rassemblent contre l'ennemi commun devant les plages normandes.
Deux destins étonnants, symboles des complexités de cette époque.*



La Combattante

Le destroyer *Haldon*, de la classe Hunt, est cédé par les Britanniques aux FNFL le 15 décembre 1942. Converti en torpilleur, il devient *La Combattante*. Elle est dotée d'importants moyens de détection radar, notamment d'un système permettant de repérer les sous-marins, et de quatre canons. Après de longs mois d'entraînement, elle est basée à Portsmouth, au sein de la Home Fleet. Employée dans des missions d'escorte de convois dans la Manche, elle détruira, au cours de dix engagements, deux bâtiments ennemis et en endommagera neuf autres. À partir de février 1943, le capitaine de corvette de 33 ans André Patou, qui a rallié les FNFL en septembre 1940, en assure le commandement. Le 6 juin 1944, au large de Courseulles, elle apporte un soutien d'artillerie aux forces de débarquement canadiennes. Le 14 juin 1944 c'est à son bord que le général de Gaulle revient

en France pour la première fois depuis le 17 juin 1940. Elle opère ensuite en mer du Nord pour soutenir les convois de ravitaillement des bases alliées en Belgique et en Hollande. Dans la nuit du 23 au 24 février 1945, elle saute sur une mine au large de l'estuaire de l'Humber. 68 marins sur 185 périront lors du naufrage.



Le Georges Leygues

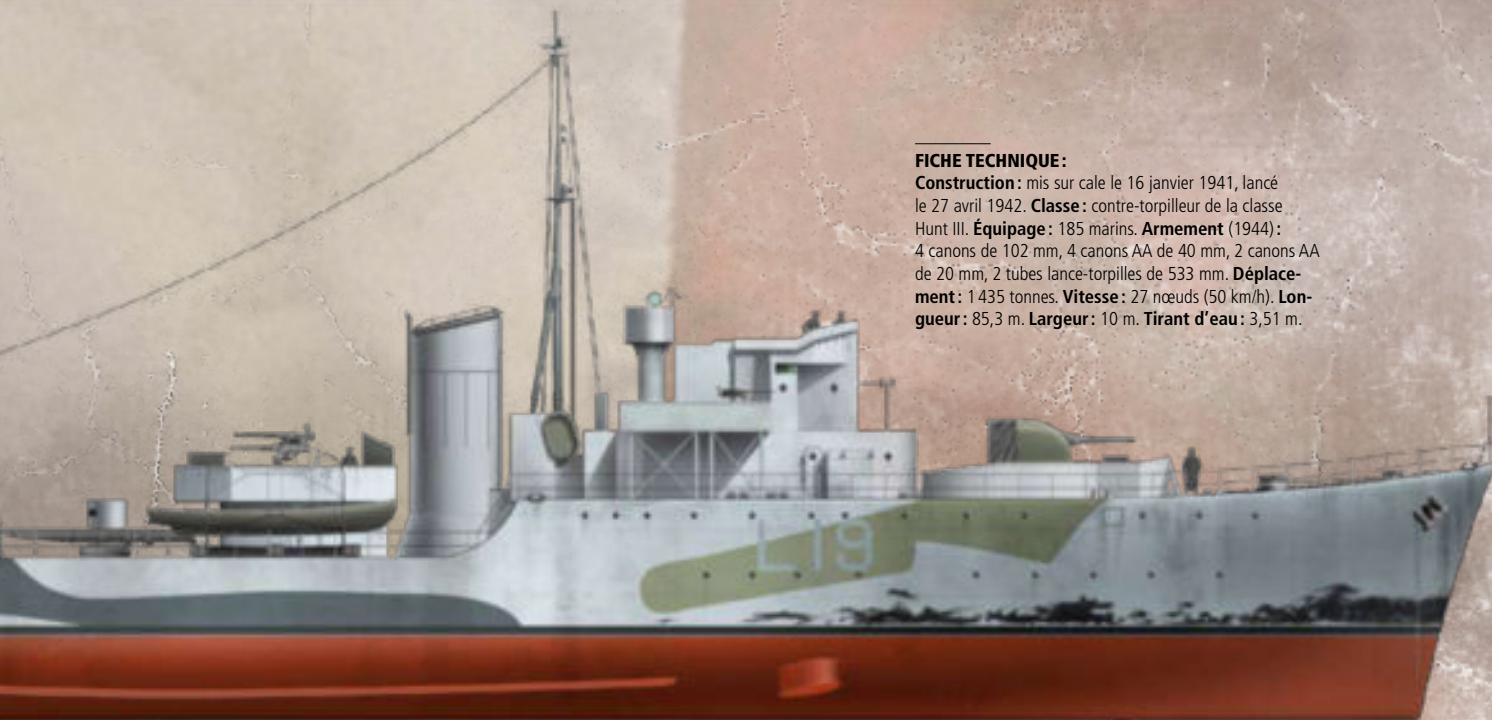
Croiseur léger construit à Saint-Nazaire, le *Georges Leygues* entre en service le 15 novembre 1937. À partir de septembre 1939, il est déployé dans l'Atlantique pour harceler les convois allemands. Le 24 avril 1940, il est envoyé dans le port de Mers el-Kébir, mais échappe à l'attaque de la Royal Navy le 3 juillet. Officiellement au service du régime de Vichy, il rentre

au port de Toulon puis quitte la Méditerranée en passant par Gibraltar, sans être inquiété par la flotte britannique. Arrivé devant Dakar, il contribue à l'échec de la tentative de débarquement des forces gaullistes et britanniques le 23 septembre 1940. Après le débarquement en Afrique du Nord, il est placé sous le contrôle des forces alliées et patrouille dans l'Atlantique. En rénovation jusqu'en octobre 1943, il participe ensuite, sous le commandement de Joseph Vaurin, dans la Royale depuis 1917, aux opérations de Normandie au large d'Omaha Beach. Il reste dans la baie de Seine jusqu'au 10 juin 1944, avant de prendre part au débarquement de Provence en août. On

le retrouve au début de l'année 1945 en Italie, où il s'applique à détruire des bastions de résistance. Rénové après la guerre, il participe en 1954 aux opérations de bombardement en Indochine, puis à la prise du canal de Suez en 1956.

FICHE TECHNIQUE:

Construction: 1937. **Classe:** croiseur léger de type *La Galissonnière*. **Équipage:** 764 marins. **Armement (1944):** 9 canons de 152 mm, 8 canons de 90 mm, 8 canons de 37 mm, 12 mitrailleuses de 13,2 mm, 4 tubes lance-torpilles de 533 mm. **Déplacement:** 9 120 tonnes. **Vitesse:** 31 nœuds (env. 57 km/h). **Longueur:** 179 m. **Largeur:** 17,4 m. **Tirant d'eau:** 5,3 m.



FICHE TECHNIQUE:

Construction: mis sur cale le 16 janvier 1941, lancé le 27 avril 1942. **Classe:** contre-torpilleur de la classe Hunt III. **Équipage:** 185 marins. **Armement (1944):** 4 canons de 102 mm, 4 canons AA de 40 mm, 2 canons AA de 20 mm, 2 tubes lance-torpilles de 533 mm. **Déplacement:** 1 435 tonnes. **Vitesse:** 27 nœuds (50 km/h). **Longueur:** 85,3 m. **Largeur:** 10 m. **Tirant d'eau:** 3,51 m.



LE CIEL REDEVIENT FRANÇAIS

Dès 1940, une poignée de volontaires rejoint la Royal Air Force. Quatre ans plus tard, leurs escadrilles ont le privilège d'être aux premières loges d'un débarquement tant attendu.

PAR MARIE-CATHERINE VILLATOUX

Aux racines du ciel Chargement d'un bombardier Boston du groupe « Lorraine », sous le regard de Romain Gary, installé dans le poste de pilotage...



À la suite de l'appel du général de Gaulle, une poignée de membres de la jeune armée de l'air choisit de rallier le territoire britannique ou l'une de ses possessions. Désignés, à partir du 1^{er} juillet 1940, sous le vocable de «Forces aériennes françaises libres», ces quelque 200 aviateurs de la première heure forment la composante aérienne des Forces françaises libres, les FAFL. Au total, sept groupes de combat sont créés entre septembre 1941 et juin 1943, du nom des provinces françaises à libérer : groupes de chasse «Alsace», «Île-de-France» et «Normandie», groupes de bombardement «Lorraine», «Bretagne», et groupes de défense côtière «Picardie» et «Artois», auxquels viennent s'adosser les «Lignes aériennes militaires» qui facilitent les liaisons entre les différents territoires aux mains des Français libres. S'il n'y a jamais plus de 1 200 aviateurs FAFL au combat, les estimations les plus sérieuses font désormais état d'un total de 5 000 FAFL, les nouveaux engagements ne faisant que combler les pertes.

Toutefois, le 3 juillet 1943 marque la renaissance officielle de l'armée de

l'air par la fusion des 25 groupes des forces aériennes d'Afrique du Nord avec les FAFL, placés sous le commandement du général Bouscat. Désormais, les pilotes français partent s'entraîner aux États-Unis, tandis que les forces aériennes françaises sont engagées simultanément sur trois fronts : le front sud, en Méditerranée, où sont menées des opérations en Sicile, Corse, Italie et de défense côtière ; le front nord-ouest, où s'intensifient les missions de bombardement et de protection de chasse pour les groupes opérant en Grande-Bretagne ; le front russe, où opère le groupe «Normandie», rebaptisé par la suite «Normandie-Niemen». Au printemps 1944, à la veille du débarquement, les forces aériennes françaises rassemblent 34 300 hommes, dont 3 000 officiers.

Avant tout: participer

À l'issue de longues et difficiles négociations, les forces aériennes françaises en Grande-Bretagne, placées sous le commandement du général Valin, également chef d'état-major général adjoint de l'armée de l'air, obtiennent de prendre part au débarquement de Nor-

mandie. Alors que les Alliés rassemblent 11 000 appareils dans le sud de l'Angleterre, les Français ne sont en capacité de mettre en ligne que sept groupes aériens, quatre de chasse («Cigognes», «Île-de-France» et «Alsace» qui forment le Wing 145 ainsi que le «Berry») et trois de bombardement («Lorraine», «Guyenne» et «Tunisie»), soit un total de 112 avions : des chasseurs Spitfire IX, bombardiers légers Douglas Boston et bombardiers lourds Handley Page Halifax. Ces unités sont dispersées au sein du dispositif aérien allié, qu'il s'agisse de la *Tactical Air Force* ou du *Bomber Command*.

Depuis mars 1944, les unités de chasse sont parties prenantes du plan de destruction ferroviaire, «Transportation Plan», assurant la protection des bombardiers, et coopèrent avec les forces aériennes alliées pour neutraliser la chasse et les défenses antiaériennes allemandes sur le continent. À ces missions s'ajoutent des bombardements en piqué de rampes de lancement de missiles V1, lancées pour la première fois le 12 juin 1944 et faisant peser de lourdes menaces sur les centaines de milliers de combattants regroupés dans les grands ports britanniques, comme sur les populations civiles.

Au début du mois de juin, tout est prêt pour l'assaut amphibie, où les Français occupent une place non négligeable dans le dispositif aérien allié avec pour mission, comme le précisent les archives : «La protection aérienne de jour et nuit avant, pendant et après le débarquement des convois maritimes, >>>

Suite p. 44



Romain Gary

Roman Kacew, alias Romain Gary, est né en 1914 à Vilnius (Lituanie) d'un père russe blanc exilé en France. Incorporé en 1938, breveté mitrailleur l'année suivante, il part pour Gibraltar après la défaite de 1940 et débarque à Glasgow le 22 juillet. Affecté successivement dans différentes unités comme navigateur-bombardier, il sert au groupe «Lorraine» à partir d'août 1942 et s'y distingue. Ainsi, le 25 janvier 1944, bien que blessé par un éclat d'obus de DCA, il réussit à mener à bien sa mission de bombardement. Il est nommé à l'état-major des FAF en Grande-Bretagne (mai 1944) et termine la guerre avec le grade de capitaine. Compagnon de la Libération, il se suicide le 2 décembre 1980 en laissant une lettre mystérieusement datée « Jour J ».





USIS-DITF/LEEMAGE

TÉMOIGNAGE



À 5 h 10, le premier équipage français décolle à son tour (Gorri, Hennecart, Delfau), suivi de près par son ailier (équipage Martin, Marcassus, Leneindre), puis dix minutes plus tard par l'équipage Allegret, Sommer, Soulat, suivi de leur ailier (équipage Le Moaligou, Troupel, Mauger). Il fait encore très sombre, mais le jour pointe rapidement. Visibilité moyenne surtout au-dessus de l'Angleterre et de la mer. Un premier convoi de gros cargos est survolé, puis un deuxième, environ à mi-chemin et qui comprend des centaines de barges de débarquement et de cargos survolés de ballons de protection. Il faut les éviter et surtout lancer des fusées de reconnaissance. Un autre convoi, plus important encore, avec ses ballons, petites bulles argentées dans le matin blafard. La côte française, aperçue au ras de l'eau, n'a plus la forme habituelle vue de très haut. Le cap de Barfleur est évité et les paires passent le long de la côte entre les gros bateaux de guerre tirant à toute volée et les batteries côtières qui se défendent un peu au début, puis mal à la fin. Pendant ce temps, les vagues successives de bombardiers à moyenne altitude pilonnent les batteries côtières qui sont couvertes de fumée avec de grosses explosions rouges. Le virage est fait en vue de l'île de Saint-Marcouf, plus serré que prévu car les bateaux semblent être en avance sur l'horaire et plus près de la côte que prévu ; c'est bon signe. La fumée est éteinte dans de bonnes conditions par toutes les paires devant les destroyers précédant les gros bateaux de guerre ayant des pièces de 400, précédant eux-mêmes les barges de débarquement. Quelquefois les avions passent près des gerbes causées par le tir des batteries allemandes ou sont secoués par la déflagration des pièces de destroyers tirant à toute volée. La deuxième paire passe en même temps qu'une grosse vague de Marauder tirés par la Flak lourde et légère. L'un d'eux prend feu, reste en formation, pour finalement exploser dans une grande flamme rouge. Un autre avion aperçoit une grosse flamme en mer près des bateaux américains. C'est malheureusement l'un des nôtres qui, probablement touché, disparaît dans une nappe de flammes : c'est l'équipage de Boissieux, Canut et Henson. Boissieux et sa petite moustache, cherchant toujours à bien faire et luttant contre la malchance, Canut, grand fou, gai et bon vivant, truand à ses heures et franc buveur, aimé des Britanniques pour son « *French Type* » accentué, et Henson, ayant toujours l'air d'avaler la moitié de ses phrases avec son chewing-gum, sympathique cocktail franco-britannique. L'émotion est grande au retour : tous les équipages n'ayant pas eu la chance de participer à cette mission désormais historique, et aussi tous les hommes à terre, mécaniciens, armuriers, photographes, sont là. Ils entourent aussitôt les premiers avions qui arrivent pour voir de près ceux qui ont assisté au débarquement des troupes alliées sur le sol de France. Tous sont excités, exaltés, voulant tout savoir, posant des questions tous à la fois, ils concluent inévitablement de la même façon : "Ah, les salauds, ils ne l'ont pas volé !" »

Chroniqueur du groupe de bombardement « Lorraine », juin 1944

Pierre Mendès France

Né à Paris le 11 janvier 1907, Pierre Mendès France devient avocat et s'engage très tôt dans la vie politique. Il est élu député radical-socialiste de Louviers à l'âge de 25 ans et devient, en 1938, sous-secrétaire d'État au Trésor. Lorsque la Seconde Guerre mondiale éclate, il sert comme officier dans l'armée de l'air puis rejoint, une fois la défaite consommée, le général de Gaulle à Londres et les Forces aériennes françaises libres. Promu capitaine au sein du groupe « Lorraine » le 5 octobre 1943, il participe en tant que navigateur à une mission de bombardement sur la centrale électrique de Chevilly-Larue, qui alimente Paris et sa banlieue. Commissaire puis ministre de l'Économie du général de Gaulle, il démissionne en avril 1945 en raison de désaccords sur la politique économique à suivre. En juin 1954, il est appelé à la présidence du Conseil à la suite de la défaite de Diên Biên Phu, jusqu'en février 1955. Retiré de la vie publique, Pierre Mendès France s'éteint le 18 octobre 1982 à Paris.

KESTON/FRANCE





Pierre Clostermann

Né au Brésil en 1921 et fils d'un diplomate français, Pierre Clostermann obtient un brevet de pilote civil en 1937. Poursuivant des études d'ingénieur en aéronautique aux États-Unis, il refuse la défaite de la France et choisit de rallier l'Angleterre. Il signe son engagement dans les FAFL le 18 mars 1942 et suit des cours d'entraînement avant d'être affecté en janvier 1943 au groupe « Alsace », où il obtient très rapidement ses premières victoires sur Spitfire. Le 7 juillet 1944, il reçoit la plus haute distinction de la RAF, la Distinguished Flying Cross, et poursuit les combats, cette fois aux commandes d'un Tempest. Titulaire de 33 victoires homologuées, il affiche à la fin du conflit des services aériens impressionnants qui lui valent le titre d'« as des as » français de la Seconde Guerre mondiale. Clostermann a relaté ses souvenirs de guerre dans le fameux ouvrage *Le Grand Cirque* (1948). Il est décédé en 2006.



Martial Valin

Né en 1898, il intègre Saint-Cyr en février 1918 et sert dans la cavalerie avant d'être breveté observateur en 1927 puis pilote l'année suivante. Commandant du 1^{er} groupe de la 33^e escadre de reconnaissance pendant la « drôle de guerre », en mars 1940, il est affecté à la mission militaire française à Rio de Janeiro auprès du gouvernement brésilien. Après s'être rallié à de Gaulle, il atteint l'Angleterre le 26 mars 1941. Il est nommé, dès son arrivée, chef d'état-major des Forces aériennes françaises libres (FAFL). Il crée en Angleterre le groupe de chasse « Île-de-France », au Tchad le groupe de bombardement « Bretagne », puis le groupe de chasse « Alsace » et le groupe de bombardement « Lorraine » avec les aviateurs stationnés au Levant et les personnels ralliés après la campagne de Syrie. Après avoir formé les groupes « Artois » et « Picardie », il crée le groupe de chasse « Normandie » qui volera aux côtés des Soviétiques. Chef d'état-major adjoint de l'armée de l'air à partir d'août 1943, le général Valin (*photo, 2^e à dr.*) participe à la libération de Paris et devient, le 31 octobre 1944, chef d'état-major général de l'armée de l'air reconstituée. Il meurt le 19 septembre 1980.



» zones d'embarquement, dans la Manche, dans la zone d'approche [...]. Protection des plages de débarquement et de la zone d'assaut. Couverture de la zone d'assaut: de jour de 30 min avant l'aube à 30 min après l'aube, permanence de missions de 50 min, couverture basse 900 m à 1500 m, marques spéciales sur les avions (bandes blanches et noires).» Seul le Squadron 345 «Berry», organisé à Alger en janvier 1944 dans l'optique du Jour J, reste dépendant de l'*Air Defence of Great Britain*, auquel il est incorporé à la fin du mois d'avril. De ce jour, il se consacre à des patrouilles au large de l'île de Wight et sur la Manche, avant d'assurer sa première protection rapprochée des bombardiers Boston du groupe «Lorraine» chargés de pilonner des objectifs militaires en France.

Mais où est donc passée la Luftwaffe ?

De ces missions sur la France, les hommes reviennent avec de terribles images, car il est pénible de contribuer aux bombardements de son propre pays, comme le rapporte le journal de marche du «Berry»: «Nos pilotes ont pu voir de loin sur les côtes françaises, des fumées, des explosions; celles-ci confirment le martèlement des côtes de France qui n'arrête pas depuis la veille. Chacun descend de son avion en transpiration et se dirige lentement vers la

Les pilotes du «Lorraine» chargés de bombardier leur pays reviennent de mission marqués par «la vision de cette France malheureuse et pilonnée sans arrêt»

salle des pilotes pour se débarrasser de sa Mae West [gilet de sauvetage] et de son casque; chacun a encore la vision de cette France malheureuse et pilonnée sans arrêt; et pourtant, ici, c'est la Pentecôte, il fait beau... »

Lorsque le 5 juin, Eisenhower fixe le Jour J pour le lendemain, le «Berry» est le premier groupe de chasse français à être envoyé pour exécuter une mission de protection de la côte est du Cotentin. Au lever du soleil, les Boston du «Lorraine» doivent intervenir à leur tour, sur la côte normande, mais avec un tout autre objectif... La mission est, en effet, d'étendre toutes les 10 min, à partir de 6 heures du matin, un rideau de fumée entre la flotte de débarquement et la côte. En déposant cet écran de fumée au ras des vagues, les hommes du «Lorraine» dissimulent ainsi la flotte américaine tout en protégeant les centaines de péniches de débarquement, d'où vont s'élancer, dans quelques dizaines de minutes, les GI à la conquête des plages d'Omaha et d'Utah. Seul l'équipage, composé des sergents Boissieux, Henson et du sous-lieutenant Canut, paye de sa vie cette

opération, ce qui démontre combien cette action, bien que de courte durée, est loin d'être insignifiante.

Les groupes de chasse, quant à eux, effectuent des missions de supériorité aérienne, en surveillant les plages britanniques de Gold, Juno et Sword. Ils accomplissent trois sorties d'environ deux heures, dès 9 h 40, un pilote de l'«Île-de-France» rapportant que «la mer grouille de bateaux, ceux-ci formant un pont ininterrompu entre l'Angleterre et la France». Plus d'un pilote est surpris par l'absence de la Luftwaffe. Ce jour-là, le ciel appartient aux Alliés. Ils réalisent 10 536 sorties alors que la riposte allemande paraît dérisoire avec seulement 319 vols. Au soir du 6 juin, les chasseurs français accomplissent, à 20 heures, leur dernière mission, en zone anglaise: escorter un train de planeurs qui doivent renforcer les troupes aéroportées déposées la nuit précédant l'assaut.

Au cours du mois de juin, les squadrons français du Wing 145 prennent part à la surveillance et à la protection des plages conquises. Le 13 juin marque, à cet égard, une date mémorable pour l'«Alsace» et l'«Île-de-France», dont les avions se posent sur une des premières pistes d'atterrissage d'urgence (*Emergency Landing Strips*). Ces retrouvailles des pilotes français avec la terre natale sont, pour reprendre les mots du journal de marche de l'«Île de France», «infiniment émouvante [...]. Nous sommes vraiment en France! L'Angleterre n'est plus qu'un souvenir lointain. Les pilotes se promènent, rêveurs, à peine troublés par les soldats anglais qui leur disent en souriant: *So you are back?* Oui, on est de retour, mais on n'a pas beaucoup le temps de rêver... » ♦

TÉMOIGNAGE

« Au briefing du 5 juin, les trois squadrons du Wing 145 sont présents... Tandis qu'on nous dévoile les modalités de l'opération, notre wing-commandant Bill Compton fume la pipe, appuyé sur la table dans le coin droit de l'estrade. Il a son bon, son charmant sourire et, de temps en temps, cligne de l'œil à l'un d'entre nous. Nous devons patrouiller sur la tête de pont demain matin à 9 h 30. L'Alsace sera sur l'aile gauche, assurant la protection entre 3 000 et 5 000 pieds contre tout ce qui viendra du côté du Havre. L'Île-de-France sera au milieu avec le wing-co et les Cigognes à droite. Au-dessus de nous, jusqu'à 18 000 pieds, il y aura des Thunderbolt et des Lightning américains. Et un peu partout des tas de squadrons. Allons, il faut aller se doucher et essayer de dormir. »

Chroniqueur du groupe de chasse «Alsace», juin 1944

« Épatant ! »
LE JOURNAL SPIROU

PRIX DES JEUNES LECTEURS
DU NORD ISÈRE - 2017

PRIX DES COLLÉGIENS
ANGOULÈME 2016

« Indispensable ! »
LE MONDE DES ADOS

LA SÉRIE BD QUI FAIT AIMER L'HISTOIRE AUX ENFANTS !



Les enfants de la RÉSISTANCE

BENOÎT ERS & VINCENT DUGOMIER



« C'ÉTAIT L'ÉTÉ DE NOS 13 ANS ET NOUS N'ÉTIIONS PAS PRÊTS À NOUS RÉSIGNER ! »



Revanche Le 28 juin 1919, à 15 h 45, dans la galerie des Glaces du château, la paix est paraphée. Le choix de réunir dans ce lieu les nations victorieuses est symbolique. C'est là, le 18 janvier 1871, qu'après la défaite de Sedan fut proclamé l'Empire allemand.

EXCELSIOR - LEQUIPE / ROGERVIOLETT

Versailles, la paix illusoire

Au sortir de la Grande Guerre, le traité de Versailles refaçonne l'Europe. Un siècle plus tard, il nous semble contenir en germe le second conflit mondial. Retour sur sa signature, en juin 1919, sous les ovations...

Le 28 juin 1919 est une de ces journées dont on sait, à l'avance, qu'elles entreront dans l'Histoire. À Versailles, dans la Grande Galerie conçue pour Louis XIV – et mondiale-ment connue sous le nom de « galerie des Glaces » –, des plénipotentiaires accourus du monde entier doivent signer, sur le coup de 15 heures, le traité mettant fin au plus effroyable conflit jamais encore vécu par l'humanité, cette



Directoire Assis, de g. à dr., le président du Conseil italien Vittorio Orlando (qui quittera les négociations), le Premier ministre britannique David Lloyd George, le président du Conseil Georges Clemenceau et le président américain Woodrow Wilson.

nerie, cousus bord à bord; au centre ont été disposées une grande table en fer à cheval et d'autres, un peu en retrait, pour les délégations de second ordre; 200 chaises d'orchestre dorées ont été alignées au cordeau. Face à la rangée centrale, on a placé un bureau plat d'époque Louis XV, attribué à Charles Cressent, issu des collections mobilières du château. Sur son cuir immaculé, le somptueux volume du traité, encore vierge de tout paraphe.

Réparer l'humiliation

Mais au fait, se demandera-t-on, pourquoi Versailles? À la vérité, le choix du lieu pour cette signature tellement attendue n'a pas suscité d'hésitations. Dès la conflagration de 1914, l'abbé Wetterlé – un homme politique alsacien rallié à la France au début du conflit – avait désigné le château des rois de France pour y signer la paix quand

viendrait l'heure – manière d'effacer une humiliation historique: la proclamation, en janvier 1871, de l'Empire allemand dans la galerie des Glaces. Quant à la date, elle marque le cinquième anniversaire de l'attentat de Sarajevo! Rien n'a été laissé au hasard.

Ce samedi après-midi, au pied de l'escalier de Marbre – ou escalier de la Reine –, bien campé dans une des trois baies ouvrant sur la cour royale, un homme dissimule sa nervosité. À 59 ans, Pierre de Nolhac est un haut fonctionnaire de noble allure; il est habitué à la fréquentation des grands de ce monde; depuis plus d'un quart de siècle, il occupe les fonctions protocolaires de conservateur en chef du musée de Versailles. Naturellement, c'est à ses soins experts que le gouvernement a confié l'accueil des personnalités invitées. À 14 heures précises, comme annoncé, il voit arriver l'automobile de Georges Clemenceau, qui vient se >>>

» ranger devant les ouvertures cintrées. Le président du Conseil apparaît, rayonnant et comme rajeuni, même si la solennité de l'heure lui confère une certaine raideur dans le maintien. Salutations, mots d'usage, indications courtoises...

Là-haut, les journalistes accrédités s'en donnent à cœur joie, posant au « Père la Victoire » des questions complaisantes. Ils vont pouvoir courir bientôt du président des États-Unis, Woodrow Wilson, au Premier ministre britannique, David Lloyd George, et au président du Conseil italien, Vittorio Emanuele Orlando, puis s'efforcer d'identifier également les délégués du Canada, de l'Australie, de l'Afrique du Sud, de la Nouvelle-Zélande, de l'Inde, du Japon, de la Grèce, de la Pologne, de la Yougoslavie, de la Tchécoslovaquie, de la Roumanie, du Portugal, de l'Argentine, de l'Uruguay... Un babillage joyeux – celui des assemblées qu'électrise la perspective d'un moment d'importance – résonne sous l'admirable voûte peinte de la galerie, où les plus réservés, silencieux, les yeux au ciel, admirent les belles toiles marouflées de Le Brun. Les seuls émissaires qui manquent à l'appel sont les plénipotentiaires de l'Allemagne vaincue, hébergés dans deux établissements fameux de la ville: l'hôtel Vatel et celui des Réservoirs. Pour les accueillir, M. de Nolhac vient de quitter le côté « cours » pour le côté « jardins »; il est entré dans le cabinet d'angle dit « de Madame Victoire », marquant la pointe nord-ouest du corps



Solennité La foule se masse devant l'entrée de la galerie des Glaces, guettant l'épilogue de cette séance historique. La liesse n'est qu'apparente, car des critiques s'élèvent dans les deux camps contre cette « paix au comptant », comme l'ont qualifiée ses détracteurs britanniques.

central et prenant jour sur le parterre d'Eau. Laissons-lui la parole: « Bientôt, à l'une des portes-fenêtres de la pièce, parurent les délégués allemands, amenés à travers le parc désert; et nous eûmes à les conduire le long de ces jolies pièces où revivaient depuis peu les portraits de notre histoire. Ils purent s'arrêter parmi les Nattier auxquels ils feignirent de prêter quelque attention. » Habituellement, l'exquise urbanité du bon Nolhac fait merveille à détendre les atmosphères les plus tendues; mais à l'impossible, nul n'est tenu.

Tout a été prévu, depuis des jours, pour que l'entrée des représentants des vaincus soit humiliante, à la mesure de la rancœur éprouvée par les peuples alliés... Le conservateur en chef ne

l'ignore pas; mais, devant la dureté du protocole adopté, lui-même ne peut s'empêcher de retenir son souffle. « Au signal venu, je pris la tête du petit cortège et l'acheminai, par des salons qu'on dut trouver interminables, à l'escalier de Marbre, où les gardes républicains faisaient la haie sur les marches. Sabre au clair, ils venaient de rendre les honneurs aux délégués des nations amies. Je n'oublierai jamais l'ordre donné à notre approche et répété de salle en salle à mesure que nous avançons, et le bruit que fait l'acier en rentrant au fourreau. C'était, pour quelques instants encore, l'ennemi qui passait et le vaincu, et je voyais dans les yeux de Hermann Müller se former des larmes qu'il ne pouvait dissimuler. Dès que nous parûmes sous

Les plénipotentiaires allemands

Dans *Versailles 1919, chronique d'une fausse paix* (Les Presses de la Cité, 2009), l'historien Patrick de Gmeline présente les protagonistes: « Hermann Müller [au centre, à dr.] porte le patronyme [...] le plus répandu outre-Rhin. Petit, mince, maigre même, le visage osseux barré d'une fine moustache, le nez chevauché par des lunettes, ce social-démocrate rappelle aux plus versés dans la politique des années d'avant-guerre qu'il était venu, en juillet 1914, déclarer à la France que son parti, irréductiblement pacifiste, ne voterait jamais les crédits de guerre! [...] Derrière lui, son « second », plus grand, plus fort, lui aussi moustachu et qui porte des lorgnons. C'est Herr Doktor Bell [à g.], ministre de la Justice, un bourgeois centriste, modéré. Des trois secrétaires, on ignore jusqu'au nom. »



l'arcade du salon de la Paix, le bruit d'immense volière s'arrêta instantanément; l'Allemagne fut conduite aux places qui lui étaient réservées et la cérémonie commença. »

Ce n'est pas ici l'objet de commenter dans le détail les 440 articles, sur 412 pages, de l'un des plus célèbres traités de l'Histoire – un des plus calamiteux aussi quant à ses conséquences ultimes. Rappelons seulement que, depuis le 18 janvier 1919 – jour anniversaire de la proclamation de l'Empire allemand – s'est ouverte à Paris, entre vainqueurs du conflit, une conférence de la paix dont les différents conseils – des Dix, des Quatre... – ont refaçonné le monde. Un peu à la manière du congrès de Vienne, un siècle plus tôt...

Sans discussion

Le 7 mai – jour anniversaire du torpillage par les Allemands du paquebot britannique *Lusitania* –, au grand hôtel Trianon Palace, en bordure de l'ancien parc royal, le chef du gouvernement français avait remis aux négociateurs allemands un projet de traité sans concessions: « Il n'y aura pas de discussion verbale. Les observations doivent être présentées par écrit. Ces observations devront, dans un délai de quinze jours, nous être remises en anglais et en français. » Patrick de Gmeline, auteur d'un remarquable ouvrage, *Versailles 1919, chronique d'une fausse paix*, ajoute cette précision: « Un journaliste allemand, repris par l'historien Nowak, prétend que Clemenceau a ajouté de lui-même, après une brève hésitation: "Vous nous avez imposé la guerre! Nous prendrons soin qu'une deuxième agression semblable ne puisse plus se produire!" Cette phrase n'est reprise par aucun journaliste et ne figure ni dans le texte officiel, ni dans les comptes rendus des délégations anglaise et américaine. Quant à la censure, qui l'aurait... censurée pour éviter tout commentaire dévastateur, elle reste muette. Le problème reste posé. »



Un autre monde Des décombres des Empires allemand (amputé), austro-hongrois (démantelé) et russe (raboté) émergent des nations (Finlande, pays Baltes, Tchécoslovaquie, royaume des Slaves, Croates et Slovènes). Mais des revendications territoriales menacent ce découpage. • Sources : *Atlas des guerres* (Autrement), 1914-1918 raconté par Michel Winock (Perrin).

Des contre-propositions, formulées le 29 mai, n'aboutirent qu'à d'infimes concessions; après quoi, les Allemands ayant reçu des Alliés un ultimatum, ils durent accepter, le 16 juin, un texte définitif – celui qui serait signé, ce 28 juin, par toutes les délégations. À 15h45, tous les signataires ayant apposé leurs sceaux au bas du document solennel, Clemenceau déclare: « Messieurs, les conditions de la paix entre les Alliés, associés, et l'Allemagne sont signées. La séance est levée. MM. les plénipotentiaires alliés sont priés de rester. » Ce qui signifie que, dans la paix comme dans la guerre, les cinq émissaires allemands ne sont toujours pas les bienvenus. Ils se retirent donc, le plus dignement possible, au son des salves d'artillerie. Dehors, des avions apparaissent au sud, du côté de la pièce d'eau

des Suisses, et survolent le domaine national en signe d'hommage. L'on a ouvert en grand les grilles du parc, où jouent à présent toutes les fontaines, libérant une foule immense, surexcitée. Bientôt, dans une bousculade de bon aloi, s'avancent sur la grande terrasse Clemenceau, Wilson, Orlando et Lloyd George. Clameur sans précédent... « Ces hommes d'État qui se mêlaient à la foule apportaient la preuve vivante que le temps des souffrances et de la mort était bien terminé. Les canotiers, les melons et les cannes s'agitaient joyeusement au-dessus des têtes, notera le chroniqueur Jean Pastreau. Ah! on allait connaître maintenant de folles années, rattraper les jours perdus, oublier, oublier dans le travail, l'amour et les plaisirs. » Nous savons bien, hélas, ce qu'il en fut. ♦